

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

47, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS - 75006 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 46.33.42.47

CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1384 - 30 mars 1989 - 3 F

D 1384 PÉROU: L'ÉGLISE ET LES INDIENS DES ANDES

Alors que le Pérou entre dans une phase critique d'"implosion" politique et sociale aux conséquences imprévisibles (cf. DIAL D 1371), on note un recul manifeste de la hiérarchie de l'Eglise dans l'attention prioritaire aux populations pauvres du pays. Seul un petit groupe d'évêques du Sud-Andin, sur l'Altiplano, continue sur la lancée courageuse des années soixante-dix (cf. DIAL D 1349). Nous donnons ici la parole à Mgr Metzinger, pionnier en la matière et aujourd'hui à la retraite. Il est le témoin privilégié d'une époque bientôt révolue.

Note DIAL

INTERVIEW DE MGR METZINGER

(Propos recueillis par Alain Thomasset)

Question - Monseigneur Metzinger, vous êtes d'origine lorraine. Depuis quand êtes-vous au Pérou et pourquoi y êtes-vous venu?

Je suis arrivé ici en 1954, alors que j'avais été nommé professeur à l'université de Lima en 1935. Mais j'ai dû à l'époque remplacer en France un des professeurs de notre congrégation (1) tombé malade. La guerre est venue... et c'est neuf ans plus tard que je suis donc arrivé.

Après quatre années de professorat à Lima, j'ai été nommé évêque, plus exactement prélat d'Ayaviri, au sud du pays sur l'Altiplano. La ville est à 3940 mètres d'altitude et les paroisses s'étagent jusqu'à 5030 mètres, pour la plus haute. Je suis resté treize ans là-haut. Un travail passionnant avec les Indiens.

Ensuite j'ai été nommé secrétaire général de la Conférence épiscopale du Pérou, poste auquel je suis resté de 1971 à 1983. J'ai également été durant tout ce temps président de la commission sociale de l'épiscopat, et trois fois président du département de communication sociale du Conseil épiscopal latino-américain (CELAM) pour l'ensemble du continent. J'ai été également membre de la Commission pontificale de la communication sociale.

Depuis 1985 je suis à la retraite. Mais, plus actif que jamais, je continue à m'occuper des problèmes de communication. Parallèlement, à la demande de groupes de laïcs, je fais partie de commissions de paix et de droits de l'homme.

Q. - Vous avez parlé d'un travail passionnant avec les Indiens pendant treize ans. Pouvez-vous nous expliquer en quoi il consistait?

C'était un travail passionnant parce qu'inconnu au départ. Je ne savais rien de la situation des Indiens dans le pays. Ce fut pour moi une révélation extraordinaire.

(1) Mgr Metzinger appartient aux Pères du Sacré-Coeur (NdE).

Cinq siècles après l'arrivée des Espagnols, le peuple indien reste dans une situation indigne. Certes il est devenu profondément chrétien, mais nous n'avons pas su évangéliser sa culture. Les Indiens sont en situation culturelle de métissage entre leurs croyances ancestrales et les valeurs chrétiennes. Leur vie de paysans est remplie de gestes traditionnels: c'est ainsi, par exemple, qu'ils ne commenceront jamais le travail des champs sans avoir sacrifié à la Pachamama, la Terre-Mère, en arrosant le sol d'un peu d'alcool et de quelques feuilles de coca.

Q. - Comment évangéliser la culture indienne?

Nous avons découvert que nous ne connaissons pas nos gens: ni leur langue, ni leurs coutumes, ni leur culture. C'est pourquoi, comme évêques du Sud-Andin comprenant Juli, Puno, Ayaviri, Sicuani et Cuzco, nous avons créé l'Institut de pastorale andine (IPA) pour étudier la culture indienne. Ce fut un travail très fructueux. Des progrès considérables ont été faits dans la connaissance du monde indien. Je pense que, dans la préparation du 5e centenaire de l'évangélisation en 1992, il faut reprendre toute cette étude des cultures. C'est probablement la chose la plus importante à faire. Il est plus que temps.

Q. - Mais l'Institut de pastorale andine est, semble-t-il, remis en cause aujourd'hui?

La mort de l'archevêque de Cuzco, Mgr Vallejos, a effectivement remis en cause ce travail car son successeur y a fait obstacle. Il y a quelques jours (2) l'Institut de pastorale andine a été transféré de Cuzco, lieu central de cette région andine et de l'histoire quéchua, à Sicuani. Cela va rendre le travail de l'IPA plus difficile car Cuzco avait l'avantage d'être aussi un centre universitaire.

Q. - Pourquoi ce changement de politique?

Le problème vient de ce que les évêques du Sud-Andin ont pris à coeur la pastorale élaborée à Medellín et à Puebla. La Conférence épiscopale péruvienne avait fait sienne cette pastorale dans un document de janvier 1969, qui était une invitation à tenir compte de la situation de misère des gens. Le groupe des évêques du Sud-Andin s'est employé à mettre en oeuvre cette pastorale de façon concertée. Ils ont mis en pratique les déclarations de principes. La région sud-andine a été la seule à le faire avec ferveur et dans l'aide mutuelle. C'était certainement une région exemplaire de ce point de vue.

L'Institut de pastorale andine a été la traduction de ce que nous ressentions: nous avions les mêmes problèmes; les populations du Sud-Andin connaissaient les mêmes difficultés économiques, politiques, culturelles; les Indiens vivaient la même situation d'exploitation et de domination du fait des autorités locales.

Tout le monde au Pérou n'était pas d'accord avec cette pastorale. Entre Medellín et Puebla, il y a eu des polémiques assez fortes sur le thème: nous avons assez parlé des pauvres, il est temps de passer à d'autres sujets... A la veille de Puebla, grâce à l'étude des dossiers en provenance de tout le continent, nous avons constaté que le problème de la pauvreté et de la misère du peuple s'était aggravé par rapport à l'époque de Medellín. La troisième partie du document de Puebla mentionne la volonté de certains de changer de thème d'étude, mais il est précisé que la réalité nous obligeait à revenir à la préoccupation initiale: l'attention pastorale aux pauvres.

Q. - Cette résistance à la ligne pastorale de Medellín ne resurgit-elle pas aujourd'hui avec davantage de force?

Elle ressurgit sur d'autres thèmes, mais qui renvoient au même problème de fond. Chez nous c'est la querelle qui continue entre partisans et opposants de la théologie de la libération. C'est, à mon sens, un prétexte pour remettre en cause la pastorale issue de Puebla. Les reproches adressés à la théologie de la libération et à ses

théologiens ne tiennent pas: on les accuse d'être marxistes, ce qui est absolument faux. Si tel ou tel élément de l'analyse marxiste apparaît dans le travail de Gustavo Gutiérrez, c'est au titre de n'importe quelle analyse sociologique de la réalité latino-américaine. Cela ne signifie nullement que Gutiérrez soit un adepte de l'analyse marxiste.

Q. - Pourquoi ces attaques contre la théologie de la libération?

Je n'en sais rien et je ne me l'explique pas. On dit également que les théologiens de la libération sont pour la lutte des classes, alors qu'ils rappellent la nécessaire défense des pauvres. Ce qui est dans l'Evangile! Gustavo Gutiérrez précise que les armes que nous devons employer pour cela sont celles de l'Evangile. Et il rappelle l'amour des ennemis... Franchement, toutes ces critiques sont un montage artificiel.

Q. - Venons-en à l'actualité plus immédiate. Ce qui frappe le visiteur, c'est le climat de peur qui règne dans les rues. Comment en est-on arrivé là?

Le premier problème du pays, c'est l'économie. Le problème de la violence est, de ce point de vue, second. L'une des raisons du terrorisme actuel c'est précisément la violence des structures économiques injustes remontant à des siècles en arrière: la mauvaise distribution des terres, les confiscations des terres des paysans... tout cela qui n'a jamais été réglé et qui est à l'origine des problèmes actuels. Mais la situation s'est aujourd'hui terriblement aggravée. Elle est devenue dramatique et provoque une véritable angoisse dans la population.

Q. - Cette situation explique-t-elle la frénésie de destruction d'un mouvement comme le Sentier Lumineux en pleine expansion?

C'est évident. Pour moi, il est essentiel de dire que le Sentier lumineux n'est pas mené par des paysans. Il en est de même pour le Mouvement révolutionnaire Tupac Amaru (MRTA). Leurs dirigeants viennent de classes sociales plus élevées, des jeunes étudiants, surtout, et des intellectuels. Pour eux il n'y a de solution que dans la force: démolir le bâtiment et en reconstruire un nouveau. La situation actuelle est un bouillon de culture idéal pour une telle réaction. Que vont devenir les milliers d'étudiants qui abandonnent leurs études faute de moyens? Ils vont se jeter dans les bras des extrémistes.

Q. - Est-il exact de dire que l'Eglise est l'une des dernières institutions en laquelle les gens ont confiance?

C'est la seule! La responsabilité de l'Eglise est énorme pour essayer de redonner un peu de confiance aux gens et pour leur permettre de survivre.

Q. - Tout donne l'impression d'une société qui se désagrège...

Exactement. Et c'est ce qui est le plus inquiétant. L'ancien président Belaunde disait: "Nous sommes devant un vide de pouvoir". La situation est extrêmement dangereuse. Mais l'Eglise a un rôle à jouer. Depuis vingt-cinq ans elle a pris position sur les principaux thèmes de la vie publique, en particulier en morale sociale, une matière de sa compétence.

Sur le thème de la justice nous avons même parlé si fort que notre document de contribution au synode des évêques en 1971 avait fait éternuer Rome... L'Eglise a surtout aidé les gens à lutter contre leur situation de pauvreté et de misère. C'est ainsi que dans le Sud-Andin où la population, voici une trentaine d'années, était totalement passive, il y a aujourd'hui un peuple qui se tient debout: il veut participer à l'organisation de sa vie et à la maîtrise de son destin. Aussi, en dépit d'une situation dramatique, avons-nous des raisons d'espérer.

(Diffusion DIAL - En cas de reproduction, indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 340 F - Etranger 400 F - Avion 470 F
Direct. Charles ANTOINE - Imp. DIAL - Com. par. presse 56249 - ISSN 0399-6441

D 1384-3/3